

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 42

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181980>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

teur, qui, en véritable Yankee, verse son enjeu séance tenante.

Mais il ne se tint pas pour battu.

A quelque temps de là, il trouva chez un libraire une carte de la France où le nom de la ville de Pommard était écrit avec deux *m*.

Il fit convoquer ses vainqueurs.

Là, nouveaux débats, à la suite desquels, d'un commun accord, on écrivit au maire de Pommard pour lui soumettre le cas en litige, entendu que son appréciation serait sans appel.

Ce fonctionnaire, qui était en même temps marchand de vins, fut assez obligeant pour répondre, par retour du steamer, à ses curieux correspondants, et voici la substance de sa réponse :

« Quoique bien des personnes, même dans notre localité, écrivent *Pomard*, l'orthographe officielle du nom de notre ville, comme vous pourrez vous en convaincre par mon sceau et celui de la poste, est *Pommard*.

» Je ne vous donne pourtant pas ces raisons comme une preuve absolue, mais mon opinion personnelle est que Pommard doit s'écrire avec deux *m*. »

Dès lors, la cause était entendue.

Et quand nos joyeux amis sortirent du restaurant, ils avaient quatre-vingts dollars de moins, mais en plus une franche gaieté et l'orthographe exacte du nom de Pommard.

Thermes-de-Lessus, 15 octobre 1872.

L. C.

On nous annonce comme très prochaine l'arrivée à Lausanne de Mlle Agar, premier sujet de la Comédie française, accompagnée de M^{mes} Lemaire, Riga et Roussel, de l'Odéon, et MM. Gibeau et Randoux, de la Comédie française.

Tous les amateurs du théâtre s'empresseront, sans doute, d'aller entendre ces artistes, qui ne donneront, nous dit-on, qu'une seule représentation dans notre ville.

A ce propos, nous croyons faire plaisir au public lausannois en lui donnant quelques nouvelles des principaux artistes lyriques ou dramatiques que nous avons applaudis sur notre petite scène dans les hivers de 1871 et 1872. Presque tous ont pris le chemin de la France, où ils sont dispersés dans les divers théâtres de province.

Mlle Regnault est au Grand-Théâtre de Bordeaux, où elle obtient de grands succès par la finesse et la délicatesse de son jeu. Elle s'y montre comédienne alerte, spirituelle et chanteuse élégante.

M. Wirth joue sur la même scène.

M. Defoye, le laruette, a, dit-on, échoué à Brest.

M. Martin, baryton, qui nous a tant amusés l'hiver dernier dans les *Noces de Jeannette*, n'a pas été heureux dans ses débuts à Bruxelles. Il vient de contracter un engagement à Genève.

M. Genevois est engagé au Liceo de Barcelone jusqu'au 10 décembre. De là, il ira chanter à la Scala, pendant le carnaval et le carême.

Le ténor Billon, qui était à Besançon, n'y a pas eu de succès après sa première audition. Nous ne savons où il ira planter sa tente.

M. Plessy, l'un des régisseurs de la troupe Lejeune, l'hiver dernier, est actuellement second régisseur au théâtre Chave, de Marseille, où, concurremment à ses fonctions administratives, il prend quelquefois les rôles de genre. Sa fille, Mlle Louise Plessy, s'est vouée à la scène et joue au même théâtre.

M. Victor, qui s'acquittait si bien du rôle de M. Bizot, dans le *Gamin de Paris*, est à Toulouse, où sa verve comique a réussi et lui a valu de légitimes succès.

M. Courtois, basse chantante, ancien directeur de notre troupe lyrique, est engagé au Théâtre-Royal d'Anvers.

Notre aimable prima-donna, Mme Prévost, est au Grand-Théâtre de Versailles. « Parmi les artistes de ce théâtre, » dit un journal de Paris, « il en est une dont le talent était depuis longtemps l'objet de la plus vive et de la plus légitime sympathie. » Ceux qui l'avaient entendue à la saison dernière ne pouvaient s'empêcher de faire éclater leur joie de la voir rester parmi nous ; son éloge était dans toutes les bouches, son succès assuré à l'avance. Nos lecteurs ont déjà reconnu Mme Prévost, notre première chanteuse. Sa rentrée dans la *Fille du Régiment*, un de ses rôles favoris, a été des plus brillantes. Saluée par de chaleureux applaudissements, elle a pu immédiatement se convaincre qu'elle n'avait rien perdu des faveurs et de la sympathie du public ; son talent n'a pas changé, sa voix n'est ni d'un volume ni d'une étendue considérables, mais elle sait la conduire avec une méthode et un art parfaits. Elle chante avec âme, ampleur, et surtout vocalise avec une finesse et une grâce exquises. »

Voilà comment Mme Prévost est appréciée en France. Nous avons donc tout lieu de nous réjouir lorsqu'on nous fait espérer sa réapparition sur notre scène vers le printemps prochain.

Personne, non plus, n'a oublié une artiste d'un autre genre, dont le passage à Lausanne a été une véritable bonne fortune pour les Lausannois. Nous voulons parler de Mlle Scriwaneck, cette inimitable émule de Déjazet, qui se trouve actuellement à Avesnes. Le *Nouvelliste d'Avesnes* en parle en ces termes : « Mlle Scriwaneck gardera volontiers le souvenir de l'empressement que nous lui avons témoigné, de même que nous nous rappellerons longtemps la soirée qu'elle nous a donnée. Jamais, peut-être, on n'a tant ri dans une salle de spectacle : nous sommes si peu habitués à rencontrer des acteurs capables de provoquer une franche gaieté. »

Espérons aussi qu'elle nous reviendra. Chose inouïe, Mlle Déjazet, qui a créé le genre dont Mlle Scriwaneck s'acquitte avec tant de talent, Mlle Déjazet, disons-nous, qui est née le 30 août 1798, et qui débuta à l'âge de cinq ans, joue encore aujourd'hui les travestis, les rôles de bébé, au Gymnase

de Lyon, où elle cueille toujours de nouvelles couronnes... à l'âge de 74 ans!

Au dire de personnes qualifiées, qui l'ont vue à l'œuvre, la troupe de M. Lejeune, actuellement à la Chaux-de-Fonds, est des mieux composées et nous promet pour cet hiver de véritables jouissances artistiques.

L. M.

Les derniers combats de l'ancienne Berne.

(Mars 1798.)

I

L'appui donné à la révolution du Pays de Vaud n'avait été pour le Directoire de la République française qu'un prétexte pour occuper notre territoire et assurer les communications des armées du Rhin et de l'Italie, dans la prévision d'une reprise des hostilités avec l'Allemagne. Du reste, le Directoire, dont les caisses étaient vides et qui ne pouvait qu'avec peine payer ses troupes, n'ignorait pas que plusieurs des cantons suisses passaient pour riches, et que Berne, en particulier, possédait un magnifique arsenal et un trésor de 30 millions.

Déjà en décembre 1797, des troupes françaises avaient envahi le val St-Imier et s'étaient avancées jusqu'à Bienne. Au mois de janvier suivant, une division de l'armée d'Italie, commandée par le général Ménard, établissait ses cantonnements dans le Pays de Gex et en Savoie. La mort de deux hussards, tués par des paysans de Thierrens, qu'ils avaient provoqués à coups de sabre, fournit aux Français l'occasion désirée et peut-être cherchée. Ménard arrive à Lausanne avec sa division et porte son avant-garde jusqu'aux frontières bernoises. Ne se sentant pas en force et trouvant son adversaire mieux en mesure qu'il ne le supposait, le général français s'en tint là pour le moment et prit position. Telle était la situation dans les premiers jours de février 1798.

Contre une armée débouchant du Pays de Vaud et des défilés du Jura, le plateau, dont Berne est le centre, présente une espèce de redoute naturelle, à laquelle trois rivières, qui se jettent l'une dans l'autre, servent successivement de fossé. Ce sont, au midi, la Singine; à l'ouest, la Sarine et l'Aar; puis encore l'Aar, au nord. Ces trois rivières n'offrent guère que six passages, tous faciles à défendre: Neueneck, au sud; Laupen, entre le sud et l'ouest; la formidable position de Gumminen et celle d'Aarberg, à l'ouest; Buren, entre l'ouest et le nord, et enfin Soleure, au nord. A partir d'Aarberg, une chaîne de collines, courant de l'ouest à l'est, coupe en deux le plateau pour rejoindre au Grauholz les derniers contreforts des montagnes de l'Emmenthal. On pouvait considérer cette ligne comme fermant, au nord, le dernier boulevard de la capitale. Cet ensemble constituait une excellente base de défense et d'opérations. Cependant, les Bernois en dépassèrent les limites. Dans le but de couvrir Soleure, ils avaient passé l'Aar et tenaient aussi la ligne de la Thièle, de Buren à Nidau. De là, leurs cantonnements s'étendaient jusqu'à Cerlier, pour arrêter un coup de main parti de Neuveville, et jusqu'à Sugy,

pour défendre la basse Broie. Ils occupèrent en outre Fribourg et Morat.

La position formait ainsi un vaste demi-cercle, au centre duquel se trouvait Berne, et dont les clés étaient Fribourg et Soleure.

Les troupes françaises, sans communications entre elles, étaient postées au nord-ouest et au sud-est de la position; autour de Bienne, où elles avaient été renforcées par 12,000 hommes de l'armée du Rhin, elles comptaient 23 bataillons, 18 escadrons, de l'artillerie, en tout 16 mille hommes, sans compter les corps détachés et les réserves. Ces troupes étaient sous le commandement du général Schauenbourg, vieil officier prudent, énergique et habile tacticien.

A Avenches et Payerne se trouvait le gros de l'armée qui avait envahi le Pays de Vaud. Obligée d'occuper une vaste étendue de terrain, d'Aigle à Yverdon, cette armée, très faible à l'origine, devint bientôt, par les renforts qu'elle reçut et la formation de bataillons vaudois, aussi importante que celle de Schauenbourg. Le général Brune, appelé à remplacer Ménard, envoyé en Corse, en avait le commandement en chef.

Berne pouvait opposer aux troupes françaises une armée de 35,000 hommes, y compris les renforts arrivés de quelques cantons. Mais cette armée occupait une ligne de 40 lieues environ, des Ormonts jusqu'au delà d'Aarau. L'effectif des troupes en face de l'ennemi, sans compter le corps placé dans les Ormonts, se composait de 3 divisions.

A Morat, sous le commandement du général-major d'Erlach, se trouvait la première division, forte de plus de 5,000 hommes: infanterie, carabiniers, dragons, avec 26 pièces de divers calibres. Environ 2,200 Bernois et Fribourgeois, occupant la ville de Fribourg, couvraient son flanc gauche.

La seconde division avait ses cantonnements le long de l'Aar et de la Thièle, de Buren à Nidau, pour revenir vers Aarberg, où elle rejoignait la précédente. Elle comptait plus de 6,000 Bernois, avec 37 pièces de canon, sous les ordres du quartier-maître-général de Graffenried. Environ 3,000 confédérés de divers cantons, portés en arrière, formaient la réserve.

La troisième division, destinée à couvrir Soleure et les passages du Jura, était commandée par le général de Buren. Elle ne comptait que 3,000 hommes, avec 18 pièces de canon. Les troupes de Soleure, 2,000 hommes au plus, auraient dû la renforcer, et, en arrière, à Herzogenbuchsée et Langenthal, se trouvaient, pour la forme, 1,500 Lucernois et Unterwaldiens.

(A suivre.)

Une consultation médicale au Camp de Bière.

Les nombreux militaires qui ont eu l'occasion de faire du service au camp de Bière ont dû s'apercevoir que les médecins du camp ne restent pas inactifs, comme on le croit trop souvent, et que, bien qu'il y ait peu ou point de malades parmi la troupe, ils sont toujours assez occupés.

Il est d'usage, en effet, que bon nombre des malades du village de Bière et des environs se font